



MANARANCHE, André, *L'esprit de la loi : morale fondamentale*

Roger Ebacher

Volume 34, numéro 1, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705660ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ebacher, R. (1978). Compte rendu de [MANARANCHE, André, *L'esprit de la loi : morale fondamentale*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(1), 107–108.
<https://doi.org/10.7202/705660ar>

écrivains, savants ou Institutions qui se distinguent dans la diffusion de valeurs spirituelles authentiques et l'effort de rapprochement des peuples. Elle prolonge ainsi l'action de la Société du même nom qui perpétue l'idéal de Reinhold Schneider (1903-1958), historien, essayiste et poète converti au catholicisme et profondément engagé dans la lutte clandestine contre le nazisme pendant la dernière guerre. Ce bref rappel permettra de mieux comprendre la nature et la qualité des travaux présentés ici comme la diversité des disciplines auxquelles ce colloque fit appel.

La question à débattre partait d'un fait : d'une part, la désacralisation globale contemporaine qui n'épargne rien : Église, États, politique, économie, ordre social, sciences et, d'autre part, l'homme qui n'en rêve pas moins d'un « Tout Autre » et d'un « Ailleurs ». « Sommes-nous en présence des caractères de l'homme sauvage dans l'*homo scientificus* ou voyons-nous paraître un *homo religiosus* d'un type si nouveau que nous sommes devant lui non moins déconcertés que nos pères positivistes ? » (p. 8).

Tel était le problème. Tous n'en comprirent pas exactement le sens et confondirent le sacré avec Dieu ce qui eut pour effet de voir leurs projets rejetés. Et même chez ceux que l'on a retenus, malgré leur mérite respectif, le lien avec le sujet paraît parfois très ténu de sorte qu'il y a déjà de ce point de vue une assez grande disparité entre les travaux en raison de ce que chez plusieurs le sacré reste assez flou. Ce qui fera dire à Claude Geffré : « J'ai été frappé tout au long du colloque par l'indécision de sens dans laquelle nous sommes restés concernant le mot « sacré » (p. 135). Henri-Bernard Vergote, dans sa « Présentation », confiait précisément comment « tout d'abord contestée la formule : « retour du sacré » à laquelle on suggérait un temps de préférer celle de « métamorphose du sacré », se trouva finalement adoptée » (p. 11) alors que Claude Geffré (p. 138) opte pour cette dernière.

Yves Lavoine illustre bien ces ambiguïtés dans « *La presse et le sacré ou la sacralisation métaphorique* » dans une ample moisson de citations toutes les unes plus que les autres révélatrices de ce transfert profanatoire, pour ne pas dire blasphématoire, de termes exclusivement réservés jusqu'ici à des réalités religieuses. Ainsi des journalistes parlant du Parti communiste y découvrent une Église avec ses fidèles, ses schismes (Tito), ses hérésies (Mao), son inquisition (Staline) (p. 38). Mieux encore, un

autre, de retour de Chine, « a réussi l'exploit de lire la Trinité sur le visage de Mao-Tsé-Toung : sa présence est déjà trinitaire à la fois fils, père et saint-esprit. Il est créateur, création et créature : fondement absolu d'une religiosité absolue » (p. 29) Avec plus de profondeur, Dominique Folscheid analysera la pensée de « *Feuerbach et la religion de la Culture* ». La religion ne disparaît pas mais elle est renversée. Elle n'est plus la relation de l'homme à Dieu, mais de l'homme à l'homme parce que le divin est réintégré dans l'homme et en tout le reste. On n'a même pas à changer de vocabulaire pour parler une tout autre langue. « Une fois démythisés, les sacrements révèlent bien ces joyeuses retrouvailles de l'humble et divine nature quotidienne : si Dieu est mangé et bu, alors manger et boire sont l'expression d'un acte divin » (p. 40).

La « Conclusion » de Claude Geffré (pp. 129-143) apporte de judicieuses remarques sur quatre points en particulier : « le retour du sacré » dont il critique l'expression comme phénomène culturel : « Je constate tout d'abord que le retour du sacré coïncide avec un phénomène de contre-culture » (p. 131); l'analyse sémantique du mot « sacré » qu'il distingue en *sacré religieux* : objets, lieux, personnes consacrées, et *sacré humain*, qualité de certaines valeurs fondamentales : vie, patrie, etc. Ensuite le sacré comme *substantif* qui renvoie à une expérience en relation avec l'expérience religieuse, mais qui n'est pas identifiable à Dieu. Enfin, la *source du sacré et le retour du sacré et l'avenir du Christianisme*.

Ici comme ailleurs, nous sommes en présence d'un phénomène de nostalgie de valeurs périmées. N'est-il pas vrai qu'il n'y a jamais eu tant de rois et de reines que depuis que les trônes sont vides ?

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

MANARACHE, André, *L'esprit de la foi*. Un volume broché (14 x 20 cm) de 254 pages, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

L'auteur explicite ses intentions. Il veut parler d'amour, mais en y mettant toute la minutie qu'exige un tel sujet, et en rappelant que si l'amour est nécessaire à tout il ne suffit à rien. Il veut aussi recueillir les acquisitions de la sagesse humaine pour les conduire au rajeunissement. Il veut enfin faire le point pour aujourd'hui, en vi-

sant à une profondeur sans laquelle les débats deviennent confus et sans objet (pp. 245-246).

Il explicite aussi son but : dépasser la critique et faire oeuvre positive; oser bâtir un édifice qui se veut d'aplomb et habitable, même s'il n'est pas et ne peut pas être définitif (pp. 55-56).

S'axant résolument, ainsi que l'annonce le sous-titre, sur la recherche d'une « morale fondamentale », il vise surtout à cerner l'« Esprit des lois », de toute loi (p. 98). Et un long parcours à travers les deux Testaments permettra à l'auteur de conclure : « Le Sage de l'Ancien Testament cherchait à tâtons un savoir-vivre sensé et un vivre-ensemble pacifique : l'Évangile les lui révèle enfin » (p. 243).

Un premier chapitre, se centrant sur la situation actuelle et sur le déplacement de la morale (par la substitution du symbole de la relation politique à celui de la relation conjugale), cherche à cerner les enjeux et à formuler les grandes questions qui seront étudiées : « Peut-on vraiment fonder une morale sans que la référence chrétienne soit un pur artifice ou une simple particularité confessionnelle ? Comment vivre des valeurs qu'on sait contraignantes en les recevant pourtant d'un amour, et de rien d'autre qu'un amour ? Comment les traduire fidèlement dans le réalisme d'une responsabilité, dans un univers conflictuel, dans une société politique qui a ses lois, dans une culture marquée par le pluralisme ? » (p. 51).

Suit le chapitre central du volume. Il recherche le « fondement de la morale ». Il interroge à nouveaux frais la tradition judéo-chrétienne telle qu'elle ressort des Écritures. Et il cherche à élucider des questions comme : « Quel est le rapport de la foi à l'action concrète ? Qu'a de spécifiquement chrétien une éthique qui réutilise très largement les acquisitions de la Sagesse ? De quel droit l'Église se prétend-elle « experte » ? » (p. 10). Sont particulièrement remarquables les études du Sage, du Prophète, du Prêtre et de l'Alliance ancienne; des Béatitudes et du Sermon sur la Montagne. Puis, à travers la Personne et la vie de Jésus, l'auteur dévoile comment « l'amour crucifié renouvelle la morale » (p. 117). L'analyse des dimensions ecclésiastiques de l'oeuvre du Christ est précieuse. Et les pages sur saint Paul, la Loi et la Foi sont fort éclairantes.

Toute cette analyse du fondement de la morale tend à en montrer l'esprit : « celui qui se dégage du schéma de l'Alliance et surtout Celui qui sort des lèvres de Jésus mourant » (p. 159). C'est cette mentalité nouvelle qu'analyse le cha-

pitre 3. On y scrute en particulier une question qui couvre aussi bien la Nouvelle Alliance que l'Ancienne : celle des relations entre la crainte et l'amour. Puis l'auteur creuse une question néotestamentaire : comment l'Acte de Pardon peut-il faire naître l'amitié, donc la réciprocité, entre Dieu et l'homme ?

Un dernier chapitre examine la « pratique de la morale ». Car « la morale est faite pour se vivre quotidiennement » (p. 185). L'auteur cherche d'abord la signification du « faire » en morale pour ensuite examiner ses possibilités. C'est la question de la relation exacte du croyant à Jésus-Christ. S'agit-il de le suivre ? Faut-il l'imiter ? Jésus est-il imitable ? Qu'est-ce qu'imiter Jésus sans le copier ? Est-ce applicable, jusque dans la vie politique ? Faut-il deux morales : une pour l'Église et l'autre pour l'État ?

Puis l'auteur oriente son regard vers les conditions d'application de cette morale. « Ici, plusieurs problèmes sont soulevés, qui partent de la décision intime et aboutissent aux formes politiques de l'engagement » (p. 204). On repasse les suivants : la loi, ma conscience et l'autre; l'intention et l'action; le principe et la situation; la rectitude et l'ambiguïté. À cette analyse des tensions quotidiennes fait suite un regard sur les problèmes du politique : le moral et le légal; l'éthique et l'analyse; l'utopie et le réalisme. Et un dernier paragraphe scrute la tentation idéologique, tant collective qu'individuelle.

Voilà qui suffit pour faire deviner la richesse de ce volume. C'est un livre courageux, car il ose aborder des questions sur lesquelles tend à peser un tabou. Il ose aussi remettre en question le glissement qui semble vouloir imposer le courant actuel qui prétend transférer le péché et l'anathème du sexuel au politique. C'est aussi un livre qui sait reprendre la question en profondeur. Est particulièrement riche le parcours scripturaire effectué pour éclairer les diverses questions. Certes, l'auteur ne prétend pas tout régler, et encore moins donner des recettes. Mais il ouvre des voies, stimule la pensée, donne le goût de continuer le chemin. C'est un livre qui fait penser.

Roger EBACHER